

Recherches en Langue et Littérature Françaises
Revue de la Faculté des Lettres
Année 7, N^o 12

**L'esthétique du mal : la méchanceté dans la littérature française
des XVII^e et XVIII^e siècles**

Marlon Freire De Melo

Maître en Littérature Française, professeur de français (F.L.E.),
Université de Federal de Pernambuco – UFPE (BRÉSIL)

Résumé

L'esprit mondain, très à la mode aux XVII^e et XVIII^e siècles, est caractérisé par le « bon ton » des brillantes sociétés. De l'observation critique et envieuse, qui anime la vie sociale de l'époque et dont le but est de montrer le ridicule de l'autre, et par conséquent, son infériorité, on passe au persiflage et au plaisir de faire le mal. Les deux plus grandes personnifications de cet esprit méchant dans la littérature française classique sont Valmont et Madame de Merteuil, des *Liaisons dangereuses* de Laclos.

Mots-clés : Méchant; persiflage ; littérature ; XVII^e et XVIII^e siècles.

تاریخ وصول: ۹۲/۱/۱۷، تایید نهایی: ۹۲/۱/۱۸

E-mail: mfmelo@yahoo.com

Le théâtre et le roman français des XVII^e et XVIII^e siècles ont su analyser avec une précision de détails les mœurs qui caractérisaient la société de cour. On sait que l'honnête homme, le véritable homme de cour, celui idéalisé par Castiglione est gentilhomme de naissance, et possède un comportement naturel, gracieux et élégant. Ses gestes doivent apparaître comme spontanés et naturels, et il sait maîtriser avec perfection les règles de la société dans laquelle il vit. Cependant, si l'expression « honnête homme » signifiait, au XVI^e siècle, l'homme scrupuleux, plein de vertus, elle adopte, au XVIII^e siècle, un sens plus mondain et moral, désignant l'homme aimable, distingué dans ses manières. Sur le plan de la civilité, il s'agit de celui qui observe et adopte, dans toutes les circonstances, les manières de la cour.

Comment expliquer les rapports entre l'esprit mondain et la méchanceté ? Dans ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, Duclot fait allusion aux « gens à la mode ». Les remarques les plus instructives concernent le « bon ton », expression nouvelle, comme il le dit. En effet, ce « bon ton » qui règne dans les sociétés brillantes et entre les faux-esprits écarte « toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable » et est réduit à un certain « jargon inintelligible » qui se caractérise par la moquerie. Or, comme le dit Duclos, « la méchanceté se trouve aujourd'hui l'âme de certaines sociétés et a cessé d'être odieuse, sans même perdre son nom ». La méchanceté est donc devenue une mode. Ces petits groupes sociaux qui se réclament de l'esprit cultivent la raillerie et la méchanceté.

Un élément qui marque la transition du caractère ridicule du personnage à sa nature méchante est le libertinage. En effet, les valeurs sacrées de la famille et de la bonne société deviennent démodées. On méprise et on se moque de tous les principes traditionnels de la société. Le XVII^e et le XVIII^e siècle sont considérés comme l'âge d'or du libertinage. Dom Juan en est un exemple: il est vu comme un amant incorrigible pour qui séduire est un art. Cependant, Dom Juan n'est pas qu'un débauché. Il pratique un certain athéisme militant, comme on peut voir dans sa rencontre avec un pauvre, à qui il promet donner une pièce d'or si celui-ci blasphème :

DOM JUAN.- *Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un Louis d'or ou non, en voici un que je te donne si tu jures, tiens il faut jurer.*

LE PAUVRE.- *Monsieur.*

SGANARELLE.- *Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.*

DOM JUAN.- *Prends, le voilà, prends te dis-je, mais jure donc.*

LE PAUVRE.- *Non Monsieur, j'aime mieux mourir de faim. »*

Le XVIII^e siècle nous offre aussi son modèle le plus complet de libertin : il s'agit du Vicomte de Valmont, des *Liaisons dangereuses*. Comme Dom Juan, il ne réduit pas non plus sa philosophie à une simple question d'art de la séduction. N'importe quel homme serait, dans ce cas, un libertin. Valmont y va plus loin. Dans une lettre adressée à Madame de Merteuil, il soutient sa manière de penser et d'agir :

«...séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. (...)Vous connaissez la présidente Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre ».

Ce passage sert à nous montrer que, outre son discours (le roman épistolaire valorise davantage l'éloquence), Valmont possède aussi une philosophie libertine : le mépris de toutes les valeurs de la société et de tous les dogmes de l'Église. Le libertin est donc un révolté qui, rompant avec toute sa famille, éprouve une certaine fierté dans son immoralité naturelle. Désireux d'avantages et de plaisirs faciles, il se vante de ses vices. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, ce type de comportement ne choquait plus comme avant. La morale de Dom Juan est devenue banale entre les jeunes nobles des XVII^e et XVIII^e

siècles. On cherchait à détruire non seulement les rapports sociaux, mais aussi toutes les relations familiales. C'est le bouleversement de tous les groupes sociaux, y compris la famille.

Le roman aussi signale ce type de comportement. Faire le mal devient, de certaine manière, quelque chose de justifiable, car il s'agissait plutôt de combattre l'ennui et l'oisiveté. Dans *Les Liaisons dangereuses*, Madame de Merteuil justifie ainsi son comportement :

« (...), née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ? (...) Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler (...). Alors je commençai à déployer sur le grand Théâtre les talents que je m'étais donnés. »

Selon Elias (1994, p. 36), la principale caractéristique de la société de cour consiste dans les différences sociales : rang, mérite, prestige. Tel comportement fait apparaître un art d'observer son prochain avec élégance et perspicacité : les personnes observent toujours les unes les autres et évaluent les rangs et les fonctions sociales. La Bruyère (1954, p. 181) dont l'œuvre décrit une grande partie de la société de cour au XVIIIe siècle insiste sur l'importance de ce regard curieux et critique :

« L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs (...), pour se regarder au visage, et se désapprouver les uns les autres. L'on ne peut pas se passer de ce monde que l'on aime point, et dont on se moque ».

L'art de l'observation critique et envieuse, dont parle La Bruyère, est ce qui anime la vie sociale de l'époque. Mais cette curiosité maligne a un seul but : montrer le ridicule des autres et, par conséquent, leur infériorité. On trouve, dans cette société, un rire moqueur qui cherche à tout instant mépriser l'autre pour se sentir supérieur devant lui. Duclos consacre tout un chapitre sur ce sujet (il s'agit du chapitre intitulé « *Sur le Ridicule, la Singularité et l'Affectation* »). Il y fait le commentaire suivant : « *Le ridicule est le*

fléau des gens du monde ».

Il est sûr que la mode du persiflage y est introduite bien avant le règne de Louis XV. Déjà dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, la raillerie se fait présente, en enrichissant (et en lui donnant un ton mordant) une forme littéraire très prisée à la cour : le portrait. Dans *Le Misanthrope*, Célimène, jeune et riche veuve, fait, avec tous ceux qui fréquentent son salon, la plus variée galerie de portraits satiriques. Son attitude est imitée par tous les présents, notamment deux marquis ridicules. Petit à petit, l'esprit caustique de Célimène, stimulé par les deux marquis, s'enflamme et elle fait d'autres portraits dépréciatifs et ridicules, de plus en plus détaillés. Le rire se transforme en persiflage ; la moquerie prend la forme de sous-entendus outrageants et d'insinuations méchantes, faisant en sorte que l'esprit satirique ait un aspect plus hostile.

Dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, roman de Crébillon Fils, le comte de Versac a comme intérêt majeur nuire aux réputations. Toute sa passion consiste à dire du mal des gens, notamment les femmes, pas par rancune, mais simplement parce que c'est l'esprit à la mode, le « *bon ton* ». La mère du narrateur lui demande « *ce que lui avait fait toute la terre pour la déchirer perpétuellement* ». Madame de Lursay, sa maîtresse, a peur de le contrarier, car il peut l'outrager et la diffamer : « *sa méchanceté le fait craindre et, parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit* ». Admirable paradoxe de cette société est marqué par la peur du ridicule et du déshonneur.

Sans ce jeu de médisances et persiflages, la conversation devient morne. Et si l'on s'ennuie, on se met au jeu. Mais pendant que l'on joue, on chante des chansons satiriques, où les gens connus sont ridiculisés. Toute une littérature scandaleuse, en manuscrits, circulait dans les salons : chansons, vers, historiettes et, bien entendu, portraits satiriques.

On trouve tous les traits du comte de Versac chez Cléon, personnage principal du *Méchant*, comédie de Gresset. Il a comme projet se marier avec la belle Chloé ou avec la mère de celle-ci pour se faire fortune. Mais il échoue ; peu importe, car il aura réussi à brouiller toute la famille :

*« J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les avoir brouillés ».*

Le manque de sensibilité se transforme en un plaisir du mal. Il n'aime personne, cherche à se moquer des autres, et devient craint. C'est un « *esprit fort* », tel que Versac. Aucune valeur n'est digne de respect : la morale est un amas de superstitions. La famille n'est plus estimée. Il n'épargne ni Paris ni la cour. Comme Célimène, il excite sa verve en faisant de petits portraits satiriques pleins de méchanceté. Il ne s'agit pas, dans ces portraits, de dénoncer les vices, considérés comme petite chose, mais de ridiculiser :

« Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut ».

Et il finit avec ces mots :

*« Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir ».*

Ces vers expriment toute la morale de la société de cour de cette époque-là. Non seulement on vit pour exploiter les autres, mais aussi ce plaisir de l'exploitation devient persiflage et méchanceté. C'est cette morale qui se fait déjà présente au XVIII^e siècle : Dom Juan en est la preuve. Les femmes surtout sont les victimes de ce système pervers. Versac et Cléon annoncent le Vicomte de Valmont des *Liaisons dangereuses*.

L'évolution du personnage est faite par étapes : d'abord, fat et ridicule, tel que les petits marquis de Molière, puis il devient immoral et libertin, tel que Dom Juan ou les personnages des comédies de Baron, Dancourt et Regnard. Ensuite, il devient méchant et hypocrite, tel que le Vicomte de Valmont et aussi Madame de Merteuil, dont le plaisir est ridiculiser les autres pour mieux les mépriser. Désormais, les talents cruels ne s'exercent pas que dans les salons, mais au sein même des familles ; le plaisir du mal ne détruit plus que la réputation sociale, mais aussi les liens de famille. De la satire mordante on passe cyniquement à la méchanceté. Mais ce cynisme absolu est l'esprit même de la société de cour et de Paris, ou au moins de grand nombre de gens qui la fréquentent. Le rire est devenu bourgeois. La mode désormais à la cour est le persiflage et la méchanceté. On sent là toute

l'atmosphère des *Liaisons dangereuses*.

On voit que les petits marquis ridicules de Molière font place aux grands êtres pervers, tels que Valmont et Madame de Merteuil. Ces personnages introduisent dans le théâtre et le roman un nouveau caractère : ridicule, libertin, pervers, il s'agit certainement d'une création originale qui nous renseigne sur les différents aspects de la société française des XVII^e et XVIII^e siècles. Cependant, on doit y voir deux systèmes de valeurs opposés : d'un côté, la morale aristocratique qui, liée à tous les artifices d'une vie soumise aux rites les plus complexes, tend à nier les sentiments les plus naturels, en détruisant les valeurs sociales et en faisant naître un égoïsme monstrueux. De l'autre côté, une morale provinciale ou bourgeoise qui privilégie les sentiments et toutes les valeurs sur lesquelles sont fondés les rapports humains : ruse et perversité d'un côté, simplicité et bonté de l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle*, 5 vol., Domat, Paris, 1956.
- ADAM Antoine, *Le Théâtre classique*, P.U.F., Paris, 1978.
- BARON Michel, *L'Homme à bonnes fortunes*, T. Guillain, Paris, 1686.
- BLUCHE François, *La Vie quotidienne de la noblesse française au XVIIIe siècle*, Hachette, Paris, 1988.
- CASTIGLIONE Baldassare, *Le livre du courtisan*, Flammarion, Paris, 1991.
- CHODERLOS DE LACLOS Pierre, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1979.
- CRÉBILLON Fils, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, Prault, Paris, (et Gosse et Néaulme, La Haye), 1736-1738.
- CRÉBILLON Fils, Édition de R. Etiemble, in *Romanciers du XVIIIe siècle*, Tome 2, Gallimard, Paris, 1987.
- DANCOURT Florent-Carton, *Les Œuvres de Mr. Dancourt*, La Haye, 1705-1706.
- DUCLOS Charles Pinot, *Les Confessions du comte de ****, édition de L. Versini, Didier, Paris, 1969.
- DUCLOS Charles Pinot, *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, Vialety, Paris, 1971.
- ELIAS Norbert, *La Société de cour*, Flammarion, Paris, 1985.
- GRESSET Jean-Baptiste-Louis, *Le Méchant*, S.Jorry, Paris, 1747.
- VERSINI Laurent, *Laclos et la tradition : essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses*, Klincksieck, Paris, 1968.